

Boris Schreiber : mine de rien

Dès les premières lignes, l'auteur nous indique le sens et la nature de son défi, de son escamotage trompeur : « Une chose est certaine : je n'ai rien à dire. Comme tant d'autres, me dira-t-on, qui n'arrêtent pas de parler... Et qui, en outre, plastronnent et jargonnent... »

N'y voyons pas un goût du paradoxe. Encore moins une manière de plaisanterie. Mieux vaudrait tout d'abord prendre conscience du phénomène inquiétant de notre temps qui nous recouvre et nous étouffe de mots qui ne signifient rien. À commencer, en effet, par ceux des « jargonateurs ». Mais il n'y a pas qu'eux. C'est au quotidien que nous sommes tout ensemble assourdis, englués, déboussolés. Ballotés entre la langue de bois et le prêt-à-penser, coincés entre les infos et la pub, enfarinés par nos moulins à paroles, et bientôt piégés par le virtuel dans la toile d'araignée, victimes du web, de ce « tout » offert enfin pour « rien ».

Vous avez déjà compris que Boris Schreiber joue la partie à l'envers. Sans oublier la règle première et secrète de la seule mise en jeu raisonnable de la connaissance : « Je sais que je ne sais rien », disait l'ami Socrate. On aurait tort cependant de prendre cet étrange livre, si mensongèrement négatif, pour un habile ou fastidieux exercice de virtuosité langagière. Le plus étonnant, c'est bien que l'auteur donne vie à son narrateur, il en fait un véritable personnage qui ne manque ni d'humour, ne de fureur, ni de mépris, ni de ressentiment douloureux, ni d'esprit vengeur. Ce personnage, nous le connaissons déjà à travers les ouvrages de Boris Schreiber, l'homme déchiré de n'être pas reconnu. Méfions-nous certes du masque d'humilité et surtout du prix que l'auteur accorde au silence¹. Le peu de considération envers lui-même qu'il laisse percevoir non sans ironie, cache peut-être un orgueil dévastateur. Avec sa « béante mâchoire dentée », son excavatrice, si elle se met en branle, pourrait faire des ravages dans un monde en chantier. « Les mots dont je me sers pour ne rien dire refusent de ne servir à rien. » Eh oui ! Attention !

Tout au long de ce récit « inconséquent », faut-il prendre le narrateur pour le petit fou toc-toc qu'il prétend être ? Qui sait ! Boris Schreiber doit se souvenir qu'André Gide, en préface, à *Paludes*, précisait : « Si nous savons ce que nous voulons dire, nous ne savons pas si nous disons que CELA... Et ce qui m'intéresse, c'est ce que, dans mon livre, j'ai mis dans [sic] le savoir. » Cette collaboration révélatrice entre l'auteur et le lecteur est le propre du « jeu littéraire ». Un jeu qui tend à disparaître au profit des livres qui, plutôt que d'être ce qu'ils pourraient devenir dans le regard d'un autre, ne sont que ce qu'ils sont. En lisant *L'Excavatrice*, l'avertissement de *Paludes* m'est revenu à l'esprit dans la mesure même où l'on pouvait penser, à tort, de son triste héros Tityre, qu'il n'exprimait ni ne faisait rien.

Il y a du Tityre dans le narrateur sans nom de Boris Schreiber. Non pas que l'on puisse, de quelque manière, récrire le plus mince, encore que le plus remarquable, livre de Gide ; mais parce que la leçon est plus que jamais bonne à saisir. Nous savons comment s'appelle aujourd'hui le marécage de Tityre : c'est le magma, la vase des mots-traquenards. Or, nous y barbotons sans prudence. Avant que l'excavatrice ne s'attaque aux pensées profondes, notre narrateur laisse les grands mots s'enfouir, couler par leur propre poids – il écume plutôt le Dire en surface : clichés, proverbes, dictons, ce langage fait de mots vides, de mots retournés comme des poissons morts à la dérive. Son humble ménage personnel n'en est que plus significatif. Coups de plumeau, coups de plumes reviennent comme une antienne, de page en page : « Ne dit-on pas ? » « On me dira... » « Mais si on dit... » La poussière s'envole. Il ne reste rien. Mais c'est le rien qui reprend vie. Il appelle ça, modestement, « la technique de réduction ». Car devant les autres, qui ont la diarrhée verbale, il se retient : « Ce n'est pas parce que je me retiens que je n'ai rien à dire mais parce que je n'ai rien à dire que je me retiens. » Vraiment ? À chacun de s'en faire une idée.

Un livre qui ne ressemble à rien se prête généreusement à toutes les lectures. Ou vous le balancez, non sans irritation, dans le marécage, pensant qu'il peut rejoindre les mots de ceux qui croient parler pour dire quelque chose. Ou vous vous associez, pour le meilleur et pour le pire, au petit rire fou-fou auquel l'auteur

¹ *Un silence d'environ une demi-heure*, tel était le titre de ce roman de plus de mille pages qui valut à Boris Schreiber, en 1996, le prix Renaudot.

toc-toc semble attacher un certain attrait sémantique. Ou en marge de ce qui a l'air de rien, vous découvrez, par exemple, l'importance que quelques mots étranglés dans les rendez-vous donnés entre deux pages par le narrateur à une certaine femme entre deux âges. Ou peut-être entendrez-vous, au-delà de la satire et de toute rigolade, un cri étouffé de révolte pour « l'ignoble indifférence » et ses sbires qui, mine de rien, se gonflent de grands mots. À vous de savoir.

Exprimer une vérité, n'est-ce pas lui permettre de prendre une forme différente pour chacun ? N'oublions pas décidément *Paludes* et le respect de « l'idiosyncrasie ». Il n'est pas inutile de méditer sur cette trouble évidence, alors que nous avons mis au point le moyen de n'avoir pour tout le monde qu'un même langage (allumez votre télé), et qu'à défaut des riens qui peuvent tout permettre, ce tout déversé à profusion, risque, en effet, de se réduire à rien.

André Brincourt

L'Excavatrice par Boris Schreiber
Le Cherche-Midi, 82 F.